

Pelletier, Philippe (1997) *La Japonésie. Géopolitique et géographique historique de la surinsularité au Japon*. Paris, CNRS (Coll. « Espaces et Milieux »), 391 p. (ISBN 2-271-05521-0)

Jacques Bethemont

Volume 43, Number 120, 1999

Géographie et éducation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/022873ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/022873ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

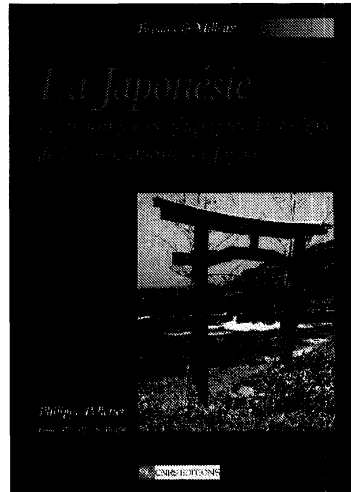
1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bethemont, J. (1999). Review of [Pelletier, Philippe (1997) *La Japonésie. Géopolitique et géographique historique de la surinsularité au Japon*. Paris, CNRS (Coll. « Espaces et Milieux »), 391 p. (ISBN 2-271-05521-0)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 43(120), 654–655. <https://doi.org/10.7202/022873ar>

PELLETIER, Philippe (1997) *La Japonésie. Géopolitique et géographie historique de la surinsularité au Japon*. Paris, CNRS (Coll. « Espaces et Milieux »), 391 p. (ISBN 2-271-05521-0)



Combien d'îles au Japon? Les estimations officielles vont de 3659 à 6852 selon les critères retenus, étant entendu que certaines enquêtes admettent qu'une île peut avoir une altitude inférieure à un mètre et que son linéaire côtier peut tomber à 0,1 kilomètre. Cette imprécision soigneusement entretenue va de pair avec une sorte de mobilité dans l'imaginaire collectif japonais, telle île étant considérée comme proche, lointaine ou même inexistante selon le contexte économique ou géopolitique d'une époque donnée. Il arrive même que l'île (*shima*) devienne un pays (*kuni*), entendons par là un espace en terre ferme. C'est le cas des grandes îles qui forment le corps de l'archipel et ceignent la Mer intérieure. Aussi bien, Hondo signifie-t-il « terre ferme ».

Ce flou mâtiné de contradictions a d'autant plus sollicité la curiosité scientifique de Philippe Pelletier que la littérature japonaise est peu explicite sur ce point. La lecture de l'îléité japonaise qu'il nous propose constitue donc, au premier chef, une démarche d'autant plus originale que son approche est fondée non pas sur un tableau géographique, mais sur une analyse sémantique des termes et des idéogrammes qui désignent l'île en japonais. Cette entrée en matière rend ardue la lecture des premières pages, mais les efforts consentis par le lecteur peu au fait des choses japonaises seront largement récompensés par l'analyse comparée des représentations mentales occidentales et orientales concernant la mer, la terre, l'île, le proche et le lointain. À elles seules, ces quelques pages méritent les honneurs des très sélectives éditions du CNRS français.

Le proche et le lointain se déclinent au demeurant sur de multiples modes : climatique — le froid et l'humidité laisseront longtemps les Kouriles et même Hokkaido hors de l'orbite japonaise; économique — des îles comme Oki ou Tsushima sont plus ou moins proches selon l'intensité des échanges avec la Corée; policier — les îles vouées à la déportation des rebelles, des sans-castes ou des chrétiens seront réputées lointaines, même celles de la Mer intérieure; politique — soumis à l'influence chinoise, l'archipel des Ryukiu sera lointain, mais dès le repli des intérêts chinois, il deviendra proche sur la carte mentale des Japonais. De façon plus générale, la notion d'éloignement jouera comme une protection lors de la phase de fermeture de l'archipel (fermeture au demeurant beaucoup moins rigoureuse qu'il n'est généralement admis). À l'inverse, lors de la phase d'expansion qui s'ouvre avec l'ère Meiji, le Japon revendiquera, puis incorporera à son aire géographique toutes les îles et archipels situés à sa portée, Kouriles, Kyukiu, Izo, Sakishima, Taïwan. Dans une perspective expansionniste, ce furent autant de relais

vers des espaces à conquérir, Sakhaline, la Corée, la Chine utile, l'Indonésie; ce furent également des espaces de colonisation fortement encadrés; lors de la guerre du Pacifique, les îles jouèrent le rôle de points d'appui durement défendus, comme en témoigne la tragédie d'Okinawa; actuellement, ce sont, plus que des zones économiques au dynamisme incertain, des jalons délimitant les aires de pêche exclusive du Japon. Ce sont enfin, s'agissant des Kouriles et de quelques îles proches de la Corée (Tok) ou de Taïwan (Shenkaku), des zones de conflit plus ou moins récurrent avec les puissances limitrophes.

Dans tous les cas de figure envisagés, la notion de distance avec le « centre », représenté par les grandes îles, reste sensible. Les parlers, les croyances, les mœurs divergent, ce qui amène Philippe Pelletier à proposer le concept de surinsularité par rapport à une norme qui serait l'insularité de l'archipel principal. Cette surinsularité entraîne souvent un certain retard dans l'évolution sociétale, une aura d'archaïsme renforcée par d'étonnantes fragmentations qui opposent souvent, dans le domaine des activités et même des comportements démographiques, le littoral à l'intérieur ou un segment côtier à un autre. Il se pourrait toutefois que ces particularismes s'estompent, les facilités de transport, la télévision et les réseaux informatique aidant. Il en restera tout de même quelque chose et les gens d'Okinawa ne ressembleront jamais aux Aïnous, encore que l'identité japonaise se soit constituée à partir de ces multiples composantes périphériques et surinsulaires fondues dans le creuset insulaire.

Lecture faite, le lecteur est renvoyé à la notion fondamentale d'insularité, enrichie par un travail dont il convient de saluer l'érudition, la clarté et une élégance de plume qui permet d'oublier quelques néologismes inquiétants comme cette « fusion sisternelle » qu'on pourra inscrire au répertoire du français. Mais au-delà de son propos nasologique, l'ouvrage offre — et sans doute est-ce là l'essentiel — toute une série de clés permettant au lecteur occidental de mieux comprendre à la fois l'imaginaire japonais et la logique d'action du Japon. Et c'est un plaisant paradoxe que cette ouverture enrichissante soit fondée sur un propos ouvertement limité à quelques chapelets d'îles, souvent minuscules.

Jacques Bethemont
Université de Saint-Étienne